

I

À la campagne, par les chaudes soirées à la lueur d'une lampe à kérosène, nous eûmes souvent le loisir d'observer de petits insectes ailés arrivant de tous les côtés, attirés par la lumière qui repoussait les ténèbres dans la maison. Ces malheureuses bestioles, mues sans doute par un instinct supérieur et aveugle, tournaient dans leur inconscience inlassablement et irrésistiblement autour du verre, jusqu'à y tomber finalement, perdant tout : la lumière qu'elles désiraient et la vie qu'elles chérissaient.

À l'école de la vie, nous ressemblons à ces infortunés insectes. Bornés dans notre vision, égoïstes, immodérés et souvent insensés dans nos aspirations, nous venons heurter avidement le mur transparent du verre de la lampe en apercevant à travers elle la précieuse flamme tant convoitée, autour de laquelle nous tournons avec impatience. Comme ces insectes, qui naissent des ténèbres et sont attirés irrésistiblement par le feu destructeur qui les consumera, nous courons après des passions impures, après des rêves corrompus qui finiront par nous emporter.

Pour ma part, la voie que j'ai choisie fut celle qui apportait les ardentes folies de la vie et appelait à la satisfaction

des sens, car pour moi notre existence serait brève, fugace comme la fumée d'une allumette qu'on éteint après usage. Du théâtre de ma vie, je dirai que j'ai volontiers joué ma partition ; j'ai bu à la coupe sulfureuse de tous les plaisirs, je me suis enivré de vins acides jusqu'à la lie et ai aimé sans modération. Ma barque navigue sur le courant tumultueux de mes passions et je ne regrette rien, emplissant jour après jour ma coupe dans l'attente du jour du châtement où, à l'instar des bestioles, je tomberai dans la flamme de mes péchés qui me consumera. Non, je ne regrette rien, et j'attends l'heure de la rétribution d'un front serein.

Le bus de Mèt Pierre où s'entassaient tant bien que mal les passagers harassés et en sueur sauta brusquement sur un dos-d'âne et des injures bien assaisonnées fusèrent à son encontre.

« Espèce de porc ! Tu ne l'as pas vu ?

— Cet animal n'en fait qu'à sa tête depuis ce matin !

— Fils de... ta mère ! »

Mèt Pierre, le conducteur du bus, fautif, émit un sifflement d'agacement, mais ne répondit pas. Il jeta un bref coup d'œil dans le rétroviseur pour s'assurer que les sacs de charbon, les piles de cuvettes de plastique, les régimes de bananes et les ignames entassés sur le toit du véhicule n'avaient pas entre-temps fait le grand plongeon ; comme tout chauffeur qui déambulait sur les routes cabossées de la province, il se fichait éperdument du confort de ses passagers. Pas contents, ils n'avaient qu'à chialer jusqu'à l'arrivée ou tout simplement prendre un autre bus, ce qui la plupart du temps revenait au même : tous les conducteurs

se révélèrent être à un degré ou à un autre des cascadeurs intrépides.

Le véhicule roulait à présent un peu plus lentement sur l'asphalte. Non pas que notre bonhomme se montrât plus prudent, mais parce que les nids-de-poule se multipliaient à vue d'œil, l'obligeant à modérer son allure et son goût du risque. Un passager annonçait qu'on approchait de Lorac et que bientôt les mauvais pas allaient s'amplifier. Un murmure et des plaintes lui répondirent. Dehors, des champs de petits mils clairsemés et grillés par le soleil signalaient la sécheresse et la détresse qui sévissaient dans la région depuis plusieurs mois. Pas une goutte de pluie depuis décembre, disait-on, et de plus en plus de gens commençaient à sentir les effets de la famine.

Le long des routes, on voyait de temps en temps des paysans maigres, en guenilles, lever les bras au passage du véhicule ; parfois, c'étaient des femmes tristes tenant la main de leurs bambins gringalets qui mendiaient leur pain aux voyageurs consternés par tant de misère. Une passagère au bord des larmes se signala et désigna des huttes misérables et branlantes au sommet des collines dont ne subsistait que l'armature des toits, emportés par un récent ouragan qui avait dévasté toute la presqu'île du sud. Ici, ruines et malheurs partout depuis le passage du cyclone, mais cela ne valait pas mieux avant : la misère avait toujours eu son tarif et ces pauvres hères le payaient au prix fort depuis plus de deux siècles.

Un paysan poussant deux maigres bœufs vint se placer en travers de la route. Les pneus crissèrent longuement, juste à temps, alors que l'homme surpris ouvrait de grands

yeux effrayés devant la mort qui avait failli l'emporter sans la vigilance de Mèt Pierre. Ce dernier ne se priva pas de l'agonir d'injures :

« *Ou poko janm we machin ? Papa kochon ! Vye abitan tou sal. Genle ou pi sot pase bèf ou yo !* »

L'homme lui répondit dans une sorte de monologue inintelligible qui, on le devina, devait être un mélange de malédictions, d'obscénités et sans doute aussi de propos incohérents. Il s'éloigna avec ses bœufs et quitta l'asphalte pour disparaître dans un champ de bananes rabougries sur le bas-côté tandis que Mèt Pierre démarrait rageusement.

Il n'alla pas trop loin. En descendant la pente près de la localité d'Ogé, le bus se retrouva face à un immense embouteillage. Une file interminable de camionnettes, de bus et de camions remplis de pierre et de sable attendait patiemment sous le soleil qui, à cette heure, se montrait particulièrement impitoyable. Tout le long du chemin, des passagers, pour faire passer le temps, s'étaient dispersés dans les fourrés et le conducteur héla l'un d'eux pour s'informer :

« Que se passe-t-il donc, mon frère ?

— Il paraît qu'au carrefour d'Ogé, là où la voie se rétrécit, un bus de Jérémie serait tombé en panne !

— Alors là, ce n'est pas rassurant !

— Pas rassurant du tout ! Et ça fait déjà un bout de temps que je suis là. Presque deux heures maintenant, et les gars n'ont pas l'air pressés de lever la panne. »

Des soupirs de découragement parmi les passagers accueillirent ces paroles : une longue attente se profilait, indécise et ennuyeuse, et certains déjà commençaient à se résigner à l'idée d'arriver à destination la nuit tombée. Sur

les routes de province, rien n'était jamais certain ; entre accidents, pannes mécaniques, insécurité et retard, on ne savait jamais si ni quand on arriverait à bon port. Mèt Pierre dut se résoudre à éteindre le moteur.

« On fait quoi, maintenant ? demanda quelqu'un assis dans son dos.

— On ne pourra pas rôtir dans ce bus trop longtemps, déclara-t-il. Je conseille à tous d'aller vous étendre dans les broussailles au-dehors en attendant que le carrefour se débloque.

— On en a pour longtemps ? »

Le haussement d'épaules énérvé et le silence du chauffeur furent assez explicites, les passagers ne posèrent plus de question. La porte s'ouvrit et une petite colonne dépitée s'extirpa du bus pour aller se dégourdir les jambes et s'éparpiller dans les alentours immédiats, brailant, pestant contre ces maudits bus de Jérémie qui tombaient toujours en panne au mauvais endroit, au mauvais moment, et secrètement contre Mèt Pierre dont les manières peu avenantes déplaisaient. Une dame le trouvait laid avec son front bas, ses oreilles décollées et son air hautain, sans parler de ses réponses très sèches qui coupaient court à toute velléité de réplique. Et sa foutue brouette n'était même pas climatisée, les banquettes étaient sales, usées jusqu'à l'acier qui vous coupait la peau des fesses, la carrosserie gémissait de toutes parts et ce type-là se permettait de jouer au grand seigneur derrière son volant ; un comble, non ?

« *Gade figi nonm lan ! Tchuiiips !*

— La prochaine fois, faudra penser à réserver à Haïti-Tour ! C'est confortable et le personnel se montre toujours cordial et courtois ! »

Comme s'il entendait leur conversation, Mèt Pierre les dévisagea un instant et les deux dames surprises détournèrent leurs regards.

*« Neg sa se on djab tou ho ! Menm sa nap di a li tandé tou !
— Sak konnen ! Pifo chofè sèvi wi. Ou pa wè yo toujou plen fanm tou. »*

Mon ami et collègue Leonel Marcus jouait distraitement sur son smartphone pour faire passer le temps ; un jeu de combat qu'il avait téléchargé le jour même sur Google et qu'il s'échinait à vouloir terminer avant son arrivée à Baie Rouge, mais en vain. L'intelligence artificielle du jeu lui donnait du fil à retordre, et plus il progressait, plus ses adversaires se montraient entreprenants et redoutables, le frustrant sérieusement. Assis à ses côtés, je repensais aux événements qui nous avaient conduits, nous, deux jeunes policiers du commissariat de Pétion-Ville, à ce voyage éreintant dans ce bus en ruine vers un coin sordide et perdu de l'arrière-pays.

Avec le recul, je me dis que nous étions jeunes, ambitieux, et que nous voulions aller trop vite. Nous avons, du reste, toujours voulu aller trop vite, depuis notre enfance passée à Delmas 24 où nous faisons de sales tours aux voisins, et même sur les bancs du petit séminaire collègue Saint-Martial où nous avons acquis une vilaine réputation de têtes brûlées. Inséparables et écervelés, Leonel et moi vivions comme des frères ; les Snickers que sa mère trimant aux USA lui envoyait, les filles, les cigarettes, on se partageait tout. Dès notre arrivée au commissariat, nos aînés nous avaient pris sous leurs ailes pour nous enseigner les rouages

de la machine : comment rançonner les marchandes de pépè et les prostituées qui proliféraient sur les trottoirs du centre-ville pétion-villois la nuit, comment racketter les chauffeurs de taxi et les motocyclistes, comment harceler les petits délinquants qui grouillaient autour du marché pour se faire un peu de fric et arrondir les fins de mois. Nous avions de bons mentors et étions de bons élèves ; assimilant vite, nos week-ends se firent gras.

C'était pour nous une période faste. Le fric ne manquait pas et nous avons rapidement rejoint une bande de jouisseurs : nous investissions les clubs pour festoyer et dépenser à grand tapage, heureux d'avoir du cash en abondance et de jouer aux petits chefs. Bien sûr, nous commettions parfois des excès, comme la fois où nous avons saisi le tap-tap d'un type qui refusait de « collaborer », mais nos seniors nous couvraient. Les femmes nous submergeaient et il n'était pas rare que Leonel et moi gaspillions dix mille dollars pour éblouir de nouvelles conquêtes en les emmenant à grands frais passer un week-end de rêve sur la côte des Arcadiens. Entre les partouzes, le sexe et l'alcool, s'était immiscé un nouvel ingrédient, la drogue. Leonel et moi, à force de rechercher toujours plus de sensations fortes, avons fini par toucher à la marijuana. Sans en devenir accros, nous fréquentions un cercle de copains bons vivants de Pétion-Ville qui nous en procuraient de temps en temps, histoire de nous offrir des soirées plus épicées.

Nous vivions à cent à l'heure, jeunesse avide de jouissances et d'argent facile ! Mais, à force de pousser le bouchon, nous finîmes par y aller trop fort. Nous saisîmes plusieurs motos appartenant à un syndicat à Frères et nous

réclamâmes un peu trop pour leur restitution. Le syndicat, d'habitude si « docile », se montra cette fois récalcitrant à payer ; pire, il déposa plainte et organisa une journée d'arrêt de travail complet en signe de protestation ! Cela finit par attirer l'attention du maire qui exigea un éclaircissement. Malgré les atermoiements de la police, le maire tint bon et la presse s'en mêla. Nos « protecteurs », cette fois-ci, ne purent rien pour nous, nos activités furent révélées au grand jour. Le scandale éclata : plusieurs policiers furent purement et simplement renvoyés de l'Institution. Leonel et moi ne dûmes notre salut qu'à l'intervention discrète d'un puissant parent ; nous fûmes finalement transférés à Baie Rouge comme sanction finale.

Nous avons commis des erreurs, il était juste que nous payions maintenant, je n'allais pas m'apitoyer sur mon sort et me morfondre à Baie Rouge. J'allais assumer et travailler consciencieusement pour m'offrir une rédemption en attendant des jours meilleurs. L'argent, les femmes, les restaurants et les boîtes de nuit par les chaudes soirées de Pétion-Ville étaient à présent loin et c'était avec un étrange pincement au cœur que je pensais à présent à ce qui nous attendait là-bas : des journées mornes, dans la crasse et le dénuement, au milieu d'une communauté miséreuse et arriérée. Mais c'était mieux que d'être mis à pied et de se retrouver sans boulot par ces temps si durs.

Leonel s'était arrêté de jouer, revenu à la réalité, il regardait la campagne déboisée et les cahutes couvertes d'un fin film de poussière crayeuse.

« On a merdé, Jimmy ! Tu sais !

— Je me disais la même chose, répondis-je.

— J'espère qu'on va tenir le coup, là-bas. Il paraît qu'il n'y a même pas d'électricité.

— Un trou perdu, m'a-t-on dit. Un fichu trou...

— Humm... » soupira Leonel.

Quoi qu'il en soit, on devait payer pour nos erreurs et ne pas se plaindre, avancer et essayer de remonter la pente en tirant des leçons des erreurs du passé.

« On a eu beaucoup de chance, tu sais, Leonel. Alix, Peter et les autres sont passés à la trappe.

— Tu as raison. J'espère qu'on ne traînera pas trop longtemps dans ce bourg... »

Le chauffeur apparut, apportant une bonne nouvelle : la panne était levée et le bus de Jérémie allait repartir sine die. On battit des mains pour rameuter les passagers dispersés un peu partout dans les fourrés en quête d'un peu d'ombre ; il fallait recharger pour repartir au plus vite. Les premiers grondements de moteur annonçaient la reprise, le branle-bas était général, et de tous les bosquets avoisinants émergeaient des voyageurs casqués, abrutis par la chaleur, qui s'étiraient longuement avant de se mettre en ligne dans le plus grand vacarme, soulagés de voir l'attente prendre fin.

La voie asphaltée déjà fort rognée par les nids-de-poule finit par rendre l'âme à l'entrée de Lorac, un hameau minuscule, vaste domaine de lames véritables, de citronniers et de goyaviers. Le bus de Mèt Pierre cahotait sur la route, ou plutôt sur le sentier de pierre qui traversait Lorac, soulevant un nuage de poussière qui faisait tousser Leonel.

« Tu as les bronches bien faibles, mon ami, lui dis-je.

— Je respire de la terre à pleins poumons et tu me parles de bronches fragiles ! Jimmy, va te faire foutre, mon cher ! »

Je ris de son malaise pendant qu'il essayait de se protéger les narines avec un mouchoir blanc qui ne tarda pas à devenir tout brun. La principale agglomération de Lorac était constituée de plusieurs cabanes en bois collées les unes aux autres au fond d'une sorte de vallée d'arbres véritables avec son marché de légumes et son Église baptiste en béton de construction récente qui attirait les regards par son choix de couleurs criardes. Le chauffeur se retourna brièvement pour annoncer l'heure de la pause-dîner ; personne ne protesta et Mèt Pierre s'écarta du chemin pour pénétrer dans un bois épais qui menait à une cour carrée protégée par une haie d'eucalyptus. Une bâtisse de bois qui devait être un restaurant apparut derrière les arbustes avec une pancarte peinte en rouge et bleue : « Chez Madame Roi, Restaurant ».

Mèt Pierre se gara comme il put à l'ombre d'un gros manguier des environs et lança à la cantonade :

« Nous nous arrêterons pour une heure. Dépêchez-vous d'aller faire le plein. Il faut qu'on soit à Jérémie avant la tombée de la nuit. »

L'intérieur du restaurant était plutôt propre malgré le mobilier assez modeste qui accueillit notre arrivée. Il flottait une bonne odeur de friture et les voyageurs prirent place tandis qu'une grosse griffe portant de longues noires vint les aborder. Madame Roi, c'était elle, se présenta aux clients et leur exposa le menu. Pas de réelle surprise dans ces restaurants de province, le menu se constituait presque essentiellement de riz et de poulet, et les voyageurs affamés ne se firent pas prier pour passer les commandes et se mettre à table.

Leonel devait avoir grand faim vu la fureur avec laquelle il engloutissait son plat. Je le taquinai insidieusement :

« À ce rythme-là, tu risques d'avaler ta fourchette.

— Et pourquoi ne manges-tu pas en silence, Jimmy ? rétorqua-t-il.

— Je mange, moi, toi, tu dévores !

— Ça nous change bien des restaurants de Pétion-Ville, tu ne trouves pas ? »

Il esquissa un sourire en nous rappelant notre infortune et promena allègrement les yeux sur les murs de planche et le parquet bétonné. Ce n'était pas le luxe, mais c'était quand même propre et décent. Enfin...

« Si notre logis là-bas ressemble à ça, je pense que ça devrait faire l'affaire ! siffla-t-il. Je ne me vois pas habiter dans une masure en compagnie des rats et du chien mal-propre assis en face de moi... »

Je ne relevai pas sa plaisanterie. Le peu d'informations que j'avais pu arracher sur Baie Rouge n'annonçait aucun confort véritable. Pas d'électricité ni d'eau courante, encore moins de réelle distraction ; une sanction demeurerait une sanction et il nous faudrait nous adapter. Près de nous, madame Roi passa, nous effleurant de sa jupe rouge ; tout sourire, se montrant sous son meilleur visage, elle allait et venait avec ses plateaux autour d'une armée de clients qui essayaient de s'armer de patience pour se faire servir.

Leonel parut à l'instant se rappeler quelques détails importants, et sans même baisser la voix me dit, entre deux bouchées :

« Tu sais que je suis prévoyant, amigo ! Les journées dans le bled risquent d'être longues et monotones. Alors j'ai pensé à apporter de l'herbe... »

Un sourire malicieux illuminait ses traits. Gêné, presque abasourdi même, je balayai la pièce pour m'assurer que personne n'avait rien entendu :

« Espèce d'abruti ! Tu ne peux pas tenir ta langue ? Qu'est-ce qui t'a pris tout à coup ? Tu veux qu'on soit virés pour de bon cette fois ?

— Hé, ne t'emporte pas comme ça. Je... je pensais juste t'annoncer une bonne nouvelle, se défendit-il.

— Ferme-la, Leonel !

— Bon, d'accord. Il paraît que ça ne...

— Tais-toi et mange ! On a déjà pas mal de tracas, inutile d'en rajouter. »

Leonel me considéra un instant, ses yeux luisirent d'incrédulité, puis il esquissa un demi-sourire quand il comprit que je ne voulais que nous couvrir. Son indiscretion presque puérile était une bêtise, il s'en excusa et on passa à autre chose.

Le cahotement du chemin avait diminué considérablement, le paysage s'était peu à peu clairsemé et on approchait à présent de la côte, car la masse bleue de l'océan apparaissait à travers le mince rideau de cocotiers et de palmistes. Des barques reposaient sur la plage grise, attendant paisiblement l'heure de prendre la mer de nouveau après une journée bien remplie, et des ajoupas se dressaient tout près, comme de silencieux gardiens.

Une passagère assise devant moi annonça de l'index :

« On arrive à Baie Rouge ! »

Je levai la tête et suivis son doigt : à l'entrée d'une crique, une petite agglomération de cases en tôle se dessinait ; on apercevait la silhouette bleue et trapue du commissariat

ainsi que l'aiguille lointaine d'une église catholique au milieu d'un magma rouge et gris.

Mèt Pierre passa sous un grand arc de bois portant l'inscription « Bienvenue à Baie Rouge ». La cité se révélait effectivement minuscule avec quelques ruelles secondaires très étroites débouchant sur une rue principale en terre battue bien droite bordée de mesures en toit de tôle, une modeste épicerie et, comme cité, en haut l'église et le commissariat. Le bus ralentit et s'arrêta devant la barrière bleue rongée par la rouille de ce dernier pour nous déclarer :

« Bon, chëf mwen yo, se la nou rive wi. Se pa Baie Rouge nou t prale nou menm ? »

On nous regarda avec stupeur : comment imaginer que ces deux jeunes gens silencieux, discrets, fussent en fait des policiers en route pour aller rejoindre leur nouvelle affectation dans ce coin perdu de la Grand'Anse ?

Nous prîmes nos malles pour descendre, remerciant Mèt Pierre et lui souhaitant une bonne route. Il fallait à présent rencontrer le commissaire, le maître des lieux.